

Snobs et amateurs

Autor(en): **Smyth, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **3 (1903-1904)**

Heft 57

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1029810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Troisième Année N° 57 15 Juin 1904.

Abonnement

Suisse:
Un an. Fr. 6.—

LA MUSIQUE EN SUISSE

Abonnement

Etranger:
Un an. Fr. 7.—

ORGANE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

RÉDACTEURS EN CHEF:
E. JAKES-DALCROZE et H. MARTEAU
GENÈVE.

ÉDITEURS-ADMINISTRATEURS:
SÄUBERLIN & PFEIFFER, IMPRIMEURS
VEVEY

Snobs et amateurs.

Une opinion si généralement répandue qu'elle en est devenue un lieu commun, c'est celle de l'incapacité de notre pauvre patrie à produire un mouvement artistique national et fécond. Les différences de races, de langues, de religions, l'absence de traditions, la modicité des fortunes, les rivalités des cantons, les chicanes de clochers, la splendeur écrasante de nos paysages sont invoquées tour à tour pour soutenir cette opinion. Le bienveillant génie qui préside aux destinées des peuples laisse s'égarer parfois au milieu de nous un grand artiste qui s'empresse de perdre ce qu'il a de suisse pour se jeter dans les courants fortement déterminés de nos voisins.

Dans ce paradoxe, car c'est un paradoxe, il y a du vrai comme dans tous les paradoxes. Il est clair que n'avons pas d'école suisse, qu'il n'existe pas d'art suisse et que les louables efforts tentés pour créer une tradition et l'asseoir sur des bases normales n'ont pas encore abouti. Il est vrai aussi que nos grands artistes se rattachent aux mouvements de nos voisins suivant leur origine ou leurs sympathies. Il est évident toutefois qu'ils demeurent suisses quel que soit le milieu de leur activité. Ils ont tous, de J.-J. Rousseau à Böcklin, romands ou allemands,

des qualités communes où nous reconnaissons aisément les caractères de notre *race*. Car nous sommes bien une race intermédiaire entre les germains et les latins, une race formée lentement par un effort commun, une même volonté, un même climat, un même sol, par des intérêts identiques, et le mélange des sangs et des aspirations. Nos artistes ont tous l'imagination sentimentale que n'ont pas les peuples du midi et l'imagination pittoresque qui manque aux peuples du nord. J.-J. Rousseau, par ses qualités essentielles de Suisse a importé en France la sentimentalité rêveuse et a été le point de départ de tout le mouvement romantique européen. Mme de Staël, toute française d'esprit, nourrie du rationalisme voltairien et dans un style péniblement classique a achevé l'évolution vers le pittoresque et le lyrisme. Léopold Robert a su peindre alors que l'on ne savait que dessiner, Gleyre a mis une idée où l'on ne voyait que des lignes, Böcklin, dont l'étonnante fantaisie a peuplé les musées des figures de ses rêves, a appris aux Allemands à concentrer leur imagination à voir et à *peindre*. Et je cite au hasard. Ils ont en plus tous le souci, parfois exagéré, de dire quelque chose, la hantise d'un enseignement moral ! Et je vous rappelle les *Illusions perdues*, le *Major Davel*, ou la

Guerre et la Peste, etc. Nous sommes certainement le pays où la théorie de l'art pour l'art ne saurait fleurir et cela par le fait que chez nous le calvinisme domine. Comment, cependant, n'avons nous pas réussi à créer un art national? Les causes sont de deux sortes. Le public d'abord et l'artiste ensuite. (Dans ce qui va suivre nous nous occupons spécialement de la Suisse romande).

De tous les arts, le plus légèrement traité, c'est la musique. Dans l'opinion générale; elle occupe inconsciemment les derniers degrés. Beaucoup de gens font de la peinture; il y en a, en plus petit nombre, qui sont poètes ou romanciers, tout le monde est musicien. Le fait qu'une jeune personne est incapable d'un art d'agrément plus relevé suffit pour qu'elle devienne pianiste ou si elle a un filet de voix, elle chante; si elle n'a pas de voix elle chante encore; si elle chante faux, elle chante tout de même. La musique est l'art d'agrément par excellence. Chacun joue d'un vague instrument, sait à peu près déchiffrer une gamme en clef de sol; chacun, ou à peu près, a deux oreilles, donc a le droit de s'ériger un juge, puisque par définition, un art d'agrément est celui qui nous reposant des labeurs de la journée doit nous bercer agréablement sans exiger la moindre tension intellectuelle ou le moindre effort physique. Voulez-vous exciter l'admiration de vos connaissances ne dites pas: ma fille joue du piano, mon fils de la flûte! car c'est ce que la fille du pâtissier du coin fait aussi! il y a des degrés dans l'art!... dites donc que votre fille peint ou qu'elle modèle! Il est entendu que la musique est l'art de tout le monde et qu'il n'est pas besoin d'avoir fait des études pour l'analyser et la comprendre. Aussi laisse-t-on le soin de s'occuper de l'Opéra à des conseillers sans culture, aussi les vrais musiciens ne sont-ils pas même consultés quand il s'agit d'organiser des concerts, et de composer des programmes; de même encore se passe-t-on très facilement de leurs conseils en matière de ré-

impression de chants d'écoles et de cantiques d'église — les pasteurs ne sont-ils pas là? — ou d'éducation musicale — ne savons-nous pas mieux que les professionnels ce qui convient à notre jeunesse? Et voilà pourquoi nous avons si souvent de mauvais concerts, pourquoi les moyens d'éducation musicale laissent encore tant à désirer! Venez voir en Suisse allemande, regardez aussi nos voisins d'outre Rhin! ce qui les caractérise c'est l'esprit de discipline et d'association. — Ils aiment bien les mécènes aussi longtemps que ceux-ci se contentent d'être membres d'honneur de tous les comités, d'être bons musiciens et de combler les déficits. Mais ce seront de petites gens sans importance qui s'appellent à Zurich, *Hegar*, à Bâle, *Hans Huber*, en Allemagne, *Weingärtner*, *Reichenberger* ou *Strauss* ou même un vulgaire « cabot » comme *Possart* à Munich, qui prendront les affaires en main et les affaires marcheront, car ils sont du métier. Le moyen le plus sûr de réussir en musique c'est de donner aux musiciens leurs coupées franches. C'est, si je ne me trompe, ce qui est en train d'arriver à Lausanne où M. Hammer cueille des fruits assez réjouissants. Songeons que dans toute l'Allemagne il n'y a pas six théâtres comme celui de Genève, rappelons-nous qu'un trou comme Meiningen a un orchestre à rendre jalouses les plus grandes villes et que sa bicoque d'opéra donne des représentations modèles des œuvres les plus compliquées. Le dillettantisme est, dans tous les domaines, la cause première de la médiocrité comme la virtuosité est le germe de la décadence. Il est heureux qu'il existe des amateurs pour apprécier les efforts des artistes, mais qu'ils sachent rester à leur place. Leur influence toute puissante frappe d'inertie tous nos efforts vers la lumière et le grand art.

Il est un autre danger, du même genre, auquel nous n'avons su échapper, c'est le snobisme. Terme barbare pour exprimer le produit exotique d'une civilisation de

charcutiers milliardaires, abrutis et ignares! Depuis qu'il a pénétré dans nos mœurs, il a pris divers aspects dont le plus caractéristique est le snobisme positif. L'emballage enthousiaste pour une idée, un individu, un objet à un moment donné dans l'espoir de se distinguer du commun des mortels ou parce que c'est de bon ton, ou tout simplement pour faire comme le critique de sa revue ou de son journal. On s'emballa, du reste, indifféremment pour un livre, une bombe glacée, un chapeau ou une cantatrice, pour un opéra ou un prédicateur, pour un médecin ou une médecine ou même pour une maladie; l'essentiel c'est que ce soit nouveau. Le snobisme positif progressif est la forme la plus vulgaire et, en somme la moins dangereuse. Ce qui l'est davantage c'est le snobisme positif rétrograde. Le snob vieille perruque, qui ne jure que par Bach ou Couperin, le snob qui a une teinture de tout et ne sait rien, le snob qui s'emballa à reculons à coups de grands noms, pour épater lui-même et le public, est autrement néfaste. Il a l'air, d'abord, de ne pas être snob, il a l'air surtout de savoir quelque chose et de baser sur ce quelque chose ses opinions, il en impose aux critiques, il est critique lui-même (car notre critique est faite d'amateurs et de snobs) il en impose aux comités provisoires et autres! Enfin il y a une dernière forme, le snobisme négatif, la froideur snob! Le Monsieur qui a beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup vu ou qui se le figure, et qui juge le monde entier du haut de sa petite personne. « Quel ténor que ce Caruso!!! ». « Caruso! peuh! vous devriez entendre Tamagno!! » Deux pas plus loin: « Je suis sous le charme de Tamagno, un art, une chaleur »! « Tamagno! peuh! un tuyau d'orgue! » — « N'est-ce pas, cher Monsieur, vous êtes de mon avis, Beethoven est toujours Beethoven, la suprême consolation des cœurs sensibles et assoiffés d'art » — « Oui, mon bon, Beethoven serait grand, mais il lui manque toute la couleur puis il est d'une monotonie qui dépasse les limites du permis. »

La dame snob, frais retour de Beyreuth: « O ce Wagner, quelle palette, quelles nuances exquises de sentiments, un enchantement, de pures délices » — « Voyons chère amie, vous vous laissez encore prendre à ces gros moyens; Wagner! mais c'est un pitre, en comparaison de Debussy. Oh, ce Péléas, quelle fresque!...!... Ajoutez à cela la critique; comme je le disais tantôt, une critique de dilettanti. Quant on est fils à papa et qu'on a raté ses examens, on se fait critique d'art; quand on est trop bête pour se présenter à ses examens, on se fait critique d'art; quand on a passé deux mois à Paris, on se fait critique d'art!! Telles sont les influences entre lesquelles est ballottée l'opinion publique et où elle se forme. Comment voulez-vous qu'il en sorte quelque chose de fécond ?

Notre évolution historique toute locale et par soubressauts, dominée par les luttes confessionnelles, n'a pas permis une éclosion de germes artistiques. Dans le domaine des sciences nous avons une organisation, des établissements, une activité que nous envie l'Europe. Dans celui des arts, tout, ou presque tout est à faire. La force de nos voisins, c'est la façon sûre dont ils ont su s'organiser. Le chauvinisme est un levier puissant, pourquoi ne serions-nous pas chauvins? Mais sachons coordonner nos efforts et nos convictions!

Dillettantisme partout, dans les directions, dans l'enseignement, dans le public, indifférence ou satisfaction béate, snobisme, voilà où nous en sommes! Et c'est ce contre quoi tous nos artistes devraient lutter. L'art n'est pas un amusement de mandarins oisifs, encore moins un délassement d'industriels enrichis. L'art c'est la synthèse de l'humanité. Son but c'est d'exprimer nos idées générales, nos besoins suprasensibles, notre conception du monde, nos aspirations à un moment donné de notre développement et de les exprimer sous une *forme* typique. Le grand artiste sera celui qui créera une œuvre où sous l'enveloppe du moment, et des in-

fluences ambiantes transparaisent l'universel, les qualités essentielles de notre espèce et cela dans une *forme* concrète adéquate à sa conception ; il faut que par delà les notions de temps, de milieux et de races, il nous fasse sentir l'âme même de l'humanité. L'art, encore une fois, c'est la synthèse de l'humanité faite par un individu représentant accusé d'une race.

Que nos musiciens fassent appel à toutes les bonnes volontés, à tous les efforts épars, aux compositeurs, au public, à tous ceux qui savent et sentent que la musique est autre chose que l'*art d'agrément* de nos grand'mères. La seule façon de créer cette tradition qui nous manque et sans laquelle nous n'arriverons à rien, la seule façon de créer l'art national que nous souhaitons, c'est de travailler en combinant toutes les forces vers un seul but, la lutte contre le pseudo-art des amateurs et des snobs.

P. SMYTH.

@@@@@@@@@@@@@@@@

Lettre de Voyage.

40^{me} Fête des Musiciens allemands à Francfort.

I.

Les fêtes de musique organisées par l'association des musiciens allemands prennent tous les ans une plus grande extension et présentent d'excellentes innovations non seulement par le choix des œuvres, mais aussi par leur organisation générale. C'est ainsi que nous avons cette année deux représentations d'œuvres lyriques, l'une au théâtre de Francfort, elle inaugurait hier soir, 27 mai, le festival, et l'autre mardi prochain 31, au théâtre de Mannheim.

La représentation d'hier m'a permis de constater une fois de plus jusqu'à quel point de perfection l'on a poussé en Allemagne l'art de faire mouvoir avec intelligence, sur la scène, un grand nombre de personnages.

Les chœurs sont également à louer par la vigueur et la précision de leur déclamation lyrique. Enfin, ai-je besoin de parler de l'orchestre? Celui du théâtre de Francfort est l'une des cent cinquante organisations de ce genre qui font de l'Allemagne le pays de la musique par excellence. Un chef d'orchestre, tel le Dr. Kunwald, malgré une certaine surabondance de gestes, serait rapidement célèbre chez nous en France. Ici on l'estime, on l'applaudit, mais il est à peine connu hors de Francfort, il y en a cinquante comme lui.

Les artistes chanteurs ne sont pas moins à louer. Mme Greef-Andriessen et M. Forchhammer, principalement, sont à citer. Tous deux ont soutenu avec éclat leurs rôles, dont toute idée mélodique, au sens antique du mot, est systématiquement écartée.

Sans me permettre un jugement définitif sur une œuvre que j'entendais pour la première fois et dont je connaissais à peine le livret, je voudrais en quelques mots condenser les multiples impressions qui me sont restées de cette audition. Je voudrais louer, pour ainsi dire sans réserve, le poète du *Bundschuh*, M. Otto Erler. En trois actes très vivants, il a su condenser quelques événements tragiques de l'époque féodale des luttes entre paysans et seigneurs. C'est une sorte de « Jaquerie » allemande dont l'effet est incontestable et dont les épisodes variés se prêtent fort bien à une adaptation musicale. M. Waldemar von Baussnern est un musicien dont le style âpre était favorable à ce sujet. Il me serait impossible de signaler une note de son œuvre qui fut banale et c'est là le plus grand éloge que je puisse faire de cet artiste de valeur. Il y a lieu aussi de louer son sens dramatique. Certaines scènes, les plus cruelles d'ailleurs, celle par exemple où les paysans déguenillés apparaissent dans la vaste salle de fête et se jettent aux pieds du comte de Helfenstein, leur seigneur, en lui avouant leur impuissance à payer la dîme, tandis qu'une trentaine d'amis du comte, à moitié ivres d'un festin qui a duré toute la nuit, criblent ces pauvres hères de lazzi, cette scène, dis-je, a été rendue par M. Baussnern avec une vigueur et un talent incontestables.